

LA MASCULINISATION DU POUVOIR DANS *UNE EXÉCUTION ORDINAIRE* DE MARC DUGAIN

Sylvie ZOHIN Epse GOHOU

Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)

divineprunelle@gmail.com

Jean Soumahoro ZOH

Université Alassane Ouattara, Bouaké (Côte d'Ivoire)

Zoh.soumahoro@uao.edu.ci

Résumé

L'analyse de la masculinisation du pouvoir, comprise comme un système hyper-viril de gouvernement distingué par l'hégémonie masculine, a permis de décrire l'exercice du pouvoir politique dans l'Union soviétique avec Staline et la Russie sous Plotov (Vladimir Poutine). En croisant la théorie du rapport des genres de Raewen Connell avec la narratologie de Gérard Genette, comme méthode d'analyse, nous avons d'abord montré que le mythe de l'hyper-virilité au pouvoir dans le corpus s'est construite narrativement par plusieurs procédés. Le regard, la posture, le silence, la terreur et l'insensibilité sont ses marqueurs essentiels de domination. Ensuite, vient la déconstruction de ce mythe par la dévalorisation de la famille et de toute affection, pour arriver à la biologique décrépitude du corps humain avec la vieillesse, la maladie et la mort. Enfin, ce système révèle ses différentes failles de fonctionnement. Le mensonge par la manipulation de l'information, l'apologie du mépris de la vie humaine, la formation du clan de bénéficiaire du dividende patriarcal et le silence complice sont les insuffisances du système qui finissent par causer son autodestruction par isolement. Il en ressort une incitation à la vigilance publique sur les pouvoirs autocratiques contemporains.

Mots clés : *Hégémonie masculine, masculinités, terreur, fragilité, froideur*

Abstract

The analysis of the masculinization of power, understood as a hyper-masculine system of government characterized by male hegemony, has allowed us to describe the exercise of political power in the Soviet Union under Staline and in Russia under Plotov (Vladimir Poutine). By combining Raewen Connell's theory of gender relations with Gérard Genette's narratology as an analytical method, we first demonstrated that the myth of hyper-masculine power in the corpus was constructed narratively through several processes. The gaze, posture, silence, terror, and insensitivity are its essential markers of domination. Next comes the deconstruction of this myth through the devaluation of the family and all affection, culminating in the biological decay of the human body with old age, illness, and death. Finally, this system reveals its various operational flaws. Lying through information manipulation, the glorification of contempt for

human life, the formation of a clan of beneficiaries of the patriarchal dividend, and complicit silence are the system's shortcomings that ultimately lead to its self-destruction through isolation. This results in a call for public vigilance regarding contemporary autocratic powers.

Keywords: Male hegemony, masculinities, terror, fragility, coldness

Introduction

Depuis l'aube de l'humanité, l'hégémonie masculine et politique est ancrée et transmise à travers la littérature, des romans de chevalerie jusqu'à nos jours, au moyen d'une mise en scène théâtrale de la virilité. C'est précisément ce mécanisme que reproduit *Une exécution ordinaire* de Marc Dugain. Ce roman met en lumière une autocratie hyper-virile qui traverse le pouvoir politique de Staline à Plotov (figure inspirée de Vladimir Poutine), de l'Union soviétique à la Russie contemporaine. C'est cette masculinisation du pouvoir qui retient ici notre attention critique. Si la masculinité est généralement comprise comme un processus biologique et culturel de construction du masculin, elle désigne, dans le cadre de notre analyse, un système de gouvernance brutal fondé sur la terreur. En exposant quelques fragilités des tyrans et les défaillances de leur régime, cette étude désacralise la masculinité hégémonique, en montrant que l'hyper-virilité souveraine mène l'État à sa propre destruction. Dès lors, plusieurs interrogations guident la réflexion. Comment se construit narrativement le mythe du dirigeant hyper-viril et quels sont les procédés employés pour déconstruire cette toute-puissance du guide ? Quelles sont, enfin, les impasses qui conduisent ce système politique à sa chute ? Pour répondre à cette problématique, nous mobilisons un double cadre théorique. D'une part, la théorie des rapports de genre de Raewyn Connell nous permet d'appréhender la pluralité des masculinités et leur rapport de pouvoir, articulé autour d'une autorité dominante qualifiée de « masculinité hégémonique ». Cette approche est associée à la narratologie genettienne qui aide à décrypter les mécanismes narratifs de cette domination politique. Sur la base de ce croisement théorique, notre analyse s'articule en trois temps. Le premier, centré sur le mythe de la masculinité hyper-virile consiste

à décrypter sa construction narrative. Le deuxième s'attache à déconstruire ce mythe, notamment par l'exposé de la fragilité biologique des dirigeants. Enfin, le troisième nous conduit à l'analyse des impasses tragiques de ce système dominant, tant pour le peuple que pour le dirigeant lui-même.

1. Construction textuelle du mythe du dirigeant hyper-viril.

Avant toute démonstration, rappelons que l'hyper-virilité désigne une poussée extrême des traits traditionnellement attribués de la masculinité. Ce premier axe permet ainsi de mettre en exergue les procédés narratifs par lesquels Marc Dugain échafaude le mythe du dirigeant hyper-viril, une dynamique qui trouve son point de départ dans le choix de la focalisation.

Marc Dugain utilise, en effet, un type de focalisation adapté à son intention idéologique dans une narration homodiégétique qui fait du narrateur un personnage actant des événements racontés. Sans revenir sur la typologie focale ou perspective narrative de Genette, intéressons-nous à la focalisation externe utilisée pour décrire Staline. Pour Genette, ce type focal se définit par un point de vue externe du narrateur. La perception de l'objet demeure donc de surface. Ce qui explique l'imperméabilité sans faille du guide du peuple. De fait, le Tsar Joseph Staline, le guide suprême, ne peut ou ne doit être vu de l'intérieur. Il n'est non plus pas un sujet perceuteur omniscient qui accéderait à la conscience de tous comme cela convient à son ce rang de dictateur tout puissant. Cette modalisation narrative, proche d'une focalisation externe, traduit pertinemment la pensée de la masculinité hégémonique théorisée par Raewyn Connell :

« Emprunté à l'étude des rapports de classe d'Antoni Gramsci, le concept d'hégémonie renvoie à la dynamique culturelle par laquelle un groupe revendique et maintient une position sociale de *leadership* ...la masculinité hégémonique peut être défini comme la configuration de la pratique de genre

qui incarne la réponse acceptée à un moment donné au problème de la légitimité du patriarcat. » (Raewyn Connell, 2022, p. 82).

La masculinité hégémonique est donc « une pratique de genre » comprise comme la domination d'un genre dans ses rapports avec les autres. Dans notre contexte fictionnel, il est question de Staline et de son régime.

Pour ce qui est de la démonstration du rôle de la focalisation interne, elle est perceptible dans le roman, à travers le personnage de Olga Ivanovna Atlina, la médecin magnétiseuse dont le regard croise celui du guide. Lors de leur première rencontre, « il prit son temps avant de parler, la scruta longuement. Elle sentit que la fragile considération que pourrait lui accorder le vojd dépendrait de la façon qu'elle aurait de le regarder, sans baisser les yeux dans un premier temps, mais en cédant dès qu'il le suggérait » (Dugain, 2007, p. 32) Le regard retient toute la sémantique de l'autorité. Le vojd prend de l'ascendance sur elle, en l'examinant par son regard marqué par « scruta ». En guise de réaction, Olga déploie une stratégie sémantique du regard en opposant une résistance polie traduite par les expressions « sans baisser les yeux » et « cédant ». Cette dynamique s'articule en deux temps : elle commence par soutenir l'œil de l'autre, avant de se résoudre à céder, en signe de soumission.

Selon la perception de la magnétiseuse, Staline « était presque un nain, un vieux nain au visage grêlé par la variole, avec un bras plus court que l'autre. Mais son regard d'autour du Caucase, menaçant comme une arme blanche, avait un éclat bien supérieur à n'importe quelle reproduction sur papier » (Marc Dugain, 2007, p. 31) La répétition du terme « nain » sous-tend une insistance sur un physique peu imposant, marqué par un handicap physique visible dans l'inégalité de la longueur de ses deux bras. Cette morphologie amoindrie contraste fortement avec les représentations habituelles du grand public de même qu'avec ce regard de fauve désigné par le syntagme du « Caucase ». Si l'étude de la sémantique corporelle chez Staline et Plotov sera prolongée

plus loin, il importe de s'arrêter sur ce regard d'« un éclat supérieur », assimilé à une « arme blanche ». Cette arme est conçue pour imposer la terreur, aussi bien dans l'exiguïté de la salle de consultation que dans l'ensemble du pays.

La construction du mythe institutionnel de la domination de Staline est, aussi, remarquable par sa posture, présentée comme une armure infranchissable :

« Il avait cette immobilité de statue qui finissait par paralyser ceux qui l'approchaient. [...] Son corps semblait moulé dans une épaisseur de silence et de terreur que rien ne pouvait entamer » (Dugain, 2007, p. 24).

Dans cette perspective, le narrateur met en scène la façon dont le dictateur impose sa présence terrifiante comparée à « une immobilité de statue » et dans une atmosphère de « silence et de terreur ». Il devient imperméable comme le montre l'emploi du syntagme « rien ne pouvait entamer ». Tous ces éléments sont mobilisés dans le but de le déifier et provoquer la crainte chez son peuple et chez son entourage.

Staline utilise également l'imposition du silence comme une arme de terreur. Même dans une situation de discussion avec la magnétiseuse, perçue quelquefois comme sa confidente, il n'hésite pas à lui enjoindre de se taire : « Ne dis rien » (Dugain, 2007, p. 93), phrase reprise deux fois dans une réplique. Grâce à cette « colonisation discursive », il garde le contrôle en instaurant une terreur omniprésente qui s'insinue jusque dans l'intimité des populations. Cette peur, savamment entretenue dans les esprits et imposée à l'ensemble de l'espace soviétique vise un seul objectif : maintenir la cohésion.

« Pour maintenir la cohésion entre les nationalités si fortes et si orgueilleuses, et les plier à la plus grande avancée de l'histoire de l'humanité, il faut maintenir un niveau acceptable de terreur. Et qu'est-ce que la terreur ? C'est la certitude pour tout homme de l'Union soviétique, du plus humble au plus puissant,

de l'anonyme à l'ami intime de Staline, que rien ne le protège d'une décision de l'exécuter qui peut tomber chaque instant sans véritable fondement » (Dugain, 2007, pp. 51-52).

Selon Staline, la terreur renvoie à cette certitude, partagée par tous les individus sans distinction de classe ni de statut, qu'ils peuvent être exécutés à tout moment, arbitrairement et sans scrupule.

L'annihilation totale de toute vulnérabilité et attachement affectif est, en plus, un trait marquant de l'hégémonie masculine et de l'hyper-virilité. Assimilant l'empathie et l'amour à une faiblesse ontologique ou à une « féminisation » intolérable, le régime stalinien s'emploie à les éradiquer. Lorsque Olga fut réquisitionnée pour soigner illicitement le tsar, ce dernier craignant d'être découvert, fit arrêter son mari pour l'interroger sur une éventuelle fuite d'information. Ce dialogue entre le tsar et la médecin au sujet de son mari illustre le refus de toute empathie au nom des intérêts du peuple, qu'il confond avec les siens :

« Il s'en suit un long silence durant lequel Staline fit les cents pas dans la pièce. Ma mère se mit à pleurer. Il la regarda comme une curiosité. – Camarade Staline, je voudrais vous implorer... Il la coupa sans attendre. Par pitié, ne m'implore de rien, tu ne sais pas quelle réaction cela peut déclencher chez moi » (Dugain, 2007, p. 107).

Ce texte expose le détachement émotionnel de Staline qui se trouve comme allergique aux pleurs d'une femme. « Car l'amour et l'amitié de l'homme Staline ne peut aller contre l'intérêt du peuple » (Dugain, 2007, p. 51). « L'intérêt du peuple » ou disons plutôt l'intérêt hégémonique prime sur les affects que sont « l'amour et l'amitié ». Le narrateur affirme en plus qu'« il ne tolérerait aucune hésitation, aucun frémissement de voix qui aurait pu traduire un doute. Pour lui, gouverner les hommes consistait à leur ôter l'illusion qu'ils possédaient une volonté propre » (Dugain, 2007, p. 52). Le système ne « tolère » aucun signe de vulnérabilité chez ses

collaborateurs, tout en leur ôtant leur dimension affective. Il redéfinit le sens de « gouverner » pour le ramener à une absence totale de volonté personnelle et à un contrôle total par la violence insinuée par « leur ôter ». Ceci confirme la thèse du contrôle et la violence, comme mode de fonctionnement des relations sociales dans la masculinité hégémonique de Raewyn Connell.

Par ailleurs, cette mythification du dirigeant ne s'arrête pas à l'ère stalinienne. Elle se perpétue avec le président Plotov dans la Russie moderne, notamment lors de la crise du naufrage du sous-marin *Oskar*. En effet, pendant ce naufrage avec des marins emprisonnés à bord dans la mer de Barents, Plotov adopte une posture de froideur impressionnante : « Il regardait les rapports défiler sans ciller. L'essentiel n'était pas le sort de ces malheureux au fond de l'eau, mais la dignité de l'État qu'il incarnait, une dignité qui s'accommodait mal des larmes et des aveux d'impuissance » (Dugain, 2007, p. 142). Face à cette crise humanitaire, le président reste de marbre, « sans ciller ». Sa priorité, loin du sort « des malheureux au fond de l'eau », se focalise sur la « dignité de l'état ». Il n'est donc pas question d'avouer sa vulnérabilité par « des aveux d'impuissance ». Pour lui, sa réputation et l'illusion d'un état fort avait plus de valeur que des vies de jeunes marins coincés dans le sas du bateau. En conséquence, il refuse l'aide internationale. Ce fait confirme la remarque de Pierre Bourdieu selon laquelle « l'ordre phallocratique exige des dominants qu'ils incarnent l'excellence de la force, au prix du refoulement de toute vulnérabilité » (Bourdieu, 1998, p. 54). Le système patriarcal interdit à l'homme toute « vulnérabilité » ou faiblesse quel qu'en soit les circonstances et lui exige « l'excellence » qui finalement devient un piège pour le dirigeant. Cette inhibition de la fragilité, inhérente à l'humain, le dénature dans ce qui fait son essence.

En somme, le mythe de l'hyper-virilité est narrativement construite de Staline à Vladimir Poutine, par plusieurs procédés narratifs. Le regard, la posture, le silence, la terreur et l'insensibilité sont des marqueurs essentiels de domination. Ces autocrates qu'on

croirait tout-puissants présentent tout de même des faiblesses corporelles qui sont le signe de leur désacralisation.

2. La décadence narrative de l'hyper-virilité des autocrates par leurs corps

Dugain se sert de la narration pour déconstruire le mythe de l'hyper-virilité en l'opposant frontalement à la réalité du corps humain, de nature altérable. L'homme naît, grandit, vieillit et meurt, sous l'épuisement du corps. Celui-ci peut être assassiné ou mourir naturellement de vieillesse et de maladie. Ce processus de décadence commence par la destruction de l'humanité avant celle de l'homme dont l'ultime recours est la mort.

D'emblée, le narrateur expose la vision des relations affectives de nos tyrans. Le régime et Staline lui-même n'accorde aucune considération aux relations amoureuses qu'ils prennent pour des faiblesses et des raisons de trahison des intérêts du peuple. Il affirme à cet effet que :

« La fidélité à un homme ou à une femme dans le mariage révèle une propension considérable à me trahir. C'est pour ça que j'ai toléré beaucoup de débauche parmi les camarades. Pourtant, chacun le sait, je suis un homme prude. Je préfère les voir folâtrer, passer de corps en corps, de maîtresse en maîtresse plutôt que de se fier à une seule femme. Depuis la révolution, j'ai fait arrêter, déporter, parfois exécuter beaucoup d'épouse de mes principaux collaborateurs qui l'ont très bien compris. » (Dugain, 2007, p. 49)

Cette confession de Staline à Olga, appelle un long commentaire qui résume l'essentiel de la domination stalinienne. Le couple et les valeurs de la famille traditionnelle dans le « mariage » sont un danger pour le pouvoir patriarcal hyper-viril. La « fidélité » qui est le fondement de cette institution qu'est le mariage s'avère un contre-pouvoir affectif que ne peut tolérer le

pouvoir masculin de Staline. Si nous tenons compte de son caractère d'exclusivité amoureuse, la fidélité crée une complicité entre deux personnes qui échappe au contrôle du guide. C'est exactement, cette perte de terrain qui terrorise le paranoïaque dirigeant qui veut être le seul objet de dévotion. Pour lui donc, cette relation est « une propension à la trahison » d'état. Pour y pallier, Staline opte pour une stratégie classique de domination qui est la « débauche » sexuelle au sommet de l'état sans lien affectif solide. Les femmes deviennent, de ce fait des objets de passage « passer de corps en corps », des objets de plaisirs passifs. En tant que telle, le tyran se donne le pouvoir de les massacrer : « arrêter, déporter, parfois exécuter » comme des moins que rien. Ce féminicide programmé s'est fait avec l'accord des époux « qui l'on bien compris ». Connell parle de masculinités subordonnées qui sont assujetties aux masculinités hégémoniques.

Ensuite par ironie du sort, le guide recourt aux dons d'une femme magnétiseuse, la médecin juive de surcroît pour calmer temporairement ses douleurs. Le narrateur décrit la séance de l'imposition des mains sur son corps vieilli et « sclérosé par la variole » comme elle l'affirme. « La domination généralisée des hommes sur les femmes » (Connell, 1987, p. 183) trouve une résistance dans le mystère de la vie qui veut que l'homme naisse et soit soigné par les mains de la femme. L'exiguïté de la chambre de soin, isolée, loin des regards contraste avec la grandeur de la puissance du guide. Dans cette intimité, Staline se soumet au pouvoir de Olga. Il en vient à dépendre d'elle. L'on comprend pourquoi, il envoie la police politique la chercher de nuit comme de jour. Il finit même par intimor l'ordre à Olga de quitter son époux, pour se consacrer à ses soins.

Aussi, se retrouver sous le pouvoir de cette femme fait comprendre que le corps lui annonce déjà sa déchéance. Le corps est donc le réel maître de tout humain quel que soit son statut social. L'organisme des dirigeants hyper-virils connaît aussi la corruption. Les pires atrocités de certains dirigeants cachent souvent des souffrances personnelles. Ce pourquoi, Raewyn

Connell explique que : « La masculinité hégémonique n'est pas un caractère fixe, mais une position instable qui doit sans cesse se réaffirmer par la domination, l'exclusion et, en cas de crise systémique, par le recours à la force brute pour compenser ses propres failles structurelles » (Connell, 2022, p.77) La « force brute » dont fait preuve ces dirigeants, ne compensent pas seulement des failles structurelles, mais aussi des failles intimes comme la maladie.

Alors que les leaders autocrates s'efforcent d'imposer une image d'invulnérabilité, leur corps tend à les trahir. Ce mythe d'invulnérabilité est déconstruit par le narrateur, à partir de la décrépitude de leur corps, à l'usure du temps et de la maladie. Staline décrit sa maladie : « Je souffre de graves problèmes circulatoires qui sont la cause de mes douleurs dans les bras et les jambes et de terribles maux de tête » (Dugain, 2007, p. 43). Dans son roman, Marc Dugain met en scène Staline et, par filiation politique, le président Plotov, des leaders dont la domination reposait d'abord sur une croyance du peuple telle que le démontre le sociologue Max Weber. « Le type pur de la domination charismatique repose sur la dévotion extraordinaire à la sainteté, à l'héroïsme ou à la valeur exemplaire d'une personne » (Weber, 1971 : 222). Dans l'approche sociologique de Weber, le dirigeant doit avoir des qualités inaccoutumées telles que la sainteté, l'héroïsme et l'exemplarité dont son peuple a besoin pour le magnifier. Les propos de Staline en témoignent : « Ils ont insisté. Je les méprise, car aucun d'eux n'est capable de me succéder. C'est pour cette raison que je suis condamné, je dis bien condamné au pouvoir. » (Dugain, 2007, p. 41) Ces extraits : « Je les méprise » parce que « aucun d'eux n'est capable de me succéder » montrent qu'il est incontournable, exceptionnel et seul apte à diriger. Le mot « condamné » indique que le tyran est prisonnier de son pouvoir. « Je dis bien condamné » renvoie à une lamentation et à son désespoir de ne pas avoir de successeur. Le statut indispensable du « Petit père des peuples » à la tête de l'état justifie sa présence quand même son corps le lâche. La vulnérabilité des corps des souverains

est érigée en dogme selon le philosophe et politologue Achille Mbembe : « le pouvoir souverain s'exerce largement comme le droit de tuer, mais aussi comme le monopole de l'exposition à la mort, érigeant l'impénétrabilité du corps du chef en dogme d'intangibilité politique » (Mbembe, 2016, p. 38). Le mythe de l'« imperméabilité du corps du « chef » entretenu par la propagande et les médias se fissure par la réalité biologique qui les contredit. La mort que le dirigeant distribue par ses « purges massives » et par son indifférence ne tarda pas à frapper à sa porte. « Staline fut victime quelques semaines plus tard d'une hémorragie cérébrale » (Dugain, 2007, p. 111). Ces maux de têtes énoncés plus haut se transforment en une crise cérébrale. Du fait de la terreur qu'il incarne, personne « n'osa le toucher » pendant son coma et son agonie. « On le laissa baigner dans son urine jusqu'à ce que survienne son décès auquel personne ne parvenait à croire » (Dugain, 2007, p. 111) Le refus de croire en sa mort est lié au mythe du surhumain crée. Et pourtant, sa mort dans un bain d'« urine », le ramène à sa nature d'humain qu'il est, loin de ce que « l'on attend ou l'on imagine d'eux » (Connell, 2022, p. 56).

La mort du guide Staline dans la solitude extrême n'impacte pas suffisamment son successeur Plotov dans la Russie moderne pour le conduire au changement de système. Bien au contraire, mourir ou donner la mort est si banalisé que Plotov refuse l'aide occidentale pour sauver les marins survivants bloqués dans le sous-marin en naufrage. Pour éviter d'avouer l'incapacité et la vulnérabilité de la Russie, il préfère le sacrifice des vingt-trois marins sur l'hôtel de l'orgueil national, ou disons plutôt, l'orgueil des dirigeants politiques. Le sociologue Pierre Bourdieu affirme : « L'ordre phallocratique s'institue dans l'oubli de la violence symbolique qu'il exerce, exigeant des dominants eux-mêmes qu'ils incarnent l'excellence de la force, au prix du refoulement de toute vulnérabilité, quitte à sacrifier les corps subalternes pour préserver l'intangibilité du mythe viril de la puissance » (Bourdieu, 1998, p. 54). Le sacrifice « des corps subalternes » s'approche des marins abandonnés sous l'eau, du fait du détachement des dirigeants par

«le refoulement de toute vulnérabilité» est le signe de la décrépitude de l'humain dirigeant dans un système hyper-viril. Dans la perspective de Connell, la masculinité hégémonique sacrifie les masculinités subordonnées qui se composent de, petites-gens, ouvriers et soldats. Ces derniers sont des hommes qui subissent dans un rapport de genre la domination de la masculinité hégémonique au même titre que les femmes.

En somme, le corps, l'esprit et le cœur meurtris se conjuguent chez Marc Dugain pour détruire le mythe de l'hyper-virilité au pouvoir. La décadence des dirigeants autocrates y est dépeinte de manière progressive. Elle commence par la dévalorisation de la famille pour s'achever dans la décrépitude biologique du corps. En révélant ces failles physiques, l'auteur démontre que cette prétendue toute-puissance masculine n'est finalement qu'un colosse aux pieds d'argile institutionnels.

3. Le système hyper-viril et ses impasses tragiques

Ce système hyper-viril porte dans son fonctionnement des failles et insuffisances qui vont occasionner son autodestruction. Marc Dugain se saisit d'abord de l'histoire vraie du naufrage du sous-marin Koursk qui eut lieu effectivement le 12 août 2000 dans la mer de Barent qu'il fictionnalise sous l'appellation de Oskar. La gestion de cette crise permet au narrateur de mettre en lumière la déliquescence structurelle et militaire du régime politique russe.

Le gouvernement de Plotov s'engage alors dans un mensonge au sommet de l'état par la manipulation de l'information sur le naufrage et sur son incapacité à sauver les marins survivants en attente d'aide. Selon Murielle Lucie Clément, le parcours de Vladimir Vladimirovitch Plotov et le fonctionnement de la haute hiérarchie du KGB, mettent en lumière plusieurs déviations morales et comportementales du système soviétique et post-soviétique. Cela explique ces différentes versions des causes du naufrage suite à l'enquête menée par un journaliste français aidé par la fille du narrateur Anna.

« Première thèse officielle russe : le Koursk a été coulé par un missile tiré d'un sous-marin américain, type *Los Angeles*, se sentant menacé par Oskar qu'il reniflait par l'arrière, ce qui avait énervé le commandant du Koursk faisant manœuvrer son sous-marin pour chasser l'américain. Seconde thèse officielle russe : l'explosion d'une vieille torpille à l'avant puis l'explosion du magasin à torpilles. Troisième hypothèse : le *Los Angeles* dans son renfilage a éperonné le Koursk par en dessous, provoquant une explosion. Quatrième hypothèse : la torpille explosive aurait été sabotée par des Tchétchènes et les ingénieurs du Daghestan montés à bord de l'Oskar » (Clément, 2008, p. 377)

Ces quatre versions, quelquefois contradictoires, sont la preuve des contre-vérités sur ce drame en mer. La première version rend l'Amérique responsable du naufrage suite à une rixe. La seconde fait état d'une explosion de torpille. La troisième soutient que, suite à un renfilage du Koursk, celui-ci expose. La dernière accuse des terroristes « Tchétchènes et les ingénieurs du Daghestan » de l'explosion du sous-marin. Cette mascarade n'a qu'un seul but ; utiliser le mensonge pour camoufler l'incapacité de la flotte russe à faire face techniquement au sauvetage. « Se réaffirmer », c'est précisément ce que ce régime réalise à travers sa politique et ses multiples versions.

Le processus particulier de recrutement de ses collaborateurs nous en dit long sur le régime. La valeur d'un cadre de l'administration se mesure à sa propension à obéir au régime et à exécuter des ordres. La scène de l'épreuve de recrutement de Plotov avec l'espionne allemande, en Allemagne de l'Est illustre les méthodes corrompues instituées par les services secrets. En effet, les dirigeants du KGB testent leurs nouvelles recrues sur leur résistance au charme des femmes, à la cupidité et à leur capacité à exécuter un meurtre programmé même s'ils ne comprennent pas les raisons et l'opportunité. Ils inculquent donc à leurs collaborateurs, non des valeurs morales, mais des penchants au

mépris de la vie humaine. Pour eux, les relations humaines ne se définissent que par des rapports de force, d'espionnage et de manipulation. En un mot, ils érigent la corruption morale en norme d'évaluation.

Par ailleurs, selon Connell, l'exercice de l'hyper-virilité au sommet de l'État suppose des complices, un clan d'acquis au régime. Le système met en place un réseau de fidèles, un groupe d'hommes comprenant des officiers du KGB, du FSB et de hautes autorités du pays. « Ils formaient un bloc compact, un cercle d'hommes redevables de tout au système, incapables de formuler la moindre objection morale sans risquer de perdre immédiatement les privilèges de leur rang » (Dugain, 2007, p. 118). Par les termes « bloc compact », le narrateur insiste sur leur homogénéité autour du guide. Ils sont également incapables de s'opposer au régime de peur de perdre ce que Connell appelle le « dividende patriarcal » : « Les hommes reçoivent un dividende de l'ordre de genre patriarcal, un avantage en termes d'honneur, de prestige, de pouvoir et de ressources matérielles, dont ils profitent du simple fait de leur adhésion aux structures de domination masculines » (Connell, Raewyn. 2022, p. 79). Les avantages matériels, symboliques et psychologiques que les hommes, en particulier ceux inscrits dans la masculinité hégémonique, retirent de l'oppression des femmes et de la subordination des hommes marginalisés finissent par se transformer en de véritables laisses pour eux-mêmes. Qu'il s'agisse des exécutants zélés sous Staline (à l'exemple du paysan devenu tortionnaire) ou des technocrates militaires autour de Plotov (à l'image des fonctionnaires du FSD), tous se font complices du système. Connell parle de masculinités complices des masculinités hégémoniques pour opprimer les masculinités subordonnées et marginalisées.

« De nombreux hommes qui ne bénéficient pas des modèles hégémoniques [les plus dominants] profitent néanmoins du dividende patriarcal, c'est-à-dire de l'avantage global que les hommes tirent de l'ensemble du système d'oppression des femmes. Ces hommes

constituent ce que nous pouvons appeler des masculinités complices : ils ne poussent pas eux-mêmes les modèles hégémoniques dans leurs retranchements les plus agressifs ou violents, mais ils soutiennent la structure globale de pouvoir parce qu'ils en tirent des bénéfices matériels et symboliques. » (Connell, 2022, pp. 79-80).

Par cette complicité, ils acceptent de renoncer totalement à leur esprit critique pour cautionner les pires dérives du clan. Ils gardent le silence complice. Aucune voix ne s'élève pour condamner les décisions de Staline ; tout comme pour démentir et remettre en cause les contradictions dans les différentes versions du naufrage. Tous subordonnés au chef, personne n'ose contredire ou exprimer sa volonté propre. Pierre Bourdieu affirme que « la cohésion des dominants s'enracine dans une reconnaissance mutuelle de l'excellence virile, où l'adhésion au groupe exige le renoncement aux affects et l'acceptation d'une violence collective exercée au nom de la pérennité de l'institution » (Bourdieu, 1998, p. 52). Il ressort de cette citation que la cohésion de ces groupes subsiste grâce à la complicité et à l'obéissance à un ordre phallocratique employant « la violence collective » et le cynisme comme mode de vie.

Si la masculinité hégémonique et l'hyper-virilité étatique impactent négativement les dominés, les dominants aussi en paient les frais. Ce système condamne les dirigeants à l'autodestruction et à l'isolement total. À force d'ériger en règle d'or la terreur et le refus de tout lien humain ou affectif, à l'instar de Staline agonisant seul ou de Plotov retranché dans son bunker, ces dirigeants se retrouvent prisonniers de leur propre forteresse de pouvoir. Ces propos d'Achille Mbembe, lorsqu'il étudie les logiques de pouvoir hyper-viril destructeur, en témoignent :

« À force de vouloir régner sur des cadavres et de transformer la société tout entière en un espace d'assujettissement total, le souverain autocratique s'isole dans un vide ontologique où la violence qu'il

déploie finit par se retourner comme une menace imminente contre sa propre intégrité » (Mbembe, 2016, p. 45).

Dans cet extrait, la tyrannie est accusée de gouverner des « cadavres » et des zombies, soumis à « un assujettissement totale », le souverain s'« isole » détruisant de ce fait, sa nature d'être social. Ce système politique ne détruit pas que les subalternes et collaborateurs, il condamne également le dirigeant à une solitude destructrice. Les dirigeants sont coupés du monde réel et emmurés loin des réalités de leur peuple à l'instar de Staline : « Il s'était enfermé dans une certitude glaciale, convaincu que le moindre signe de faiblesse ou d'humanité provoquerait l'effondrement de tout l'édifice qu'il avait mis tant de violence à bâtir » (Dugain, 2022, p. 210). Alors que certaines sociétés se construisent par le travail, lui bâtit la sienne à force de « violence », hanté par la peur constante de perdre sa position. En conséquence, les autocrates se trouvent pris au piège de leur propre paranoïa.

En fin de compte, ce système pêche par de multiples dérives : le mensonge par la manipulation de l'information, le mépris cynique de la vie humaine, la constitution d'un clan profitant du dividende patriarcal et le silence complice. Autant de failles qui finissent par provoquer son autodestruction, par le biais de l'isolement et de la mort.

Conclusion

Notre contribution proposait d'étudier la question du pouvoir hyper-viril au sommet de l'état dans *Une exécution ordinaire* du romancier et journaliste français Marc Dugain. L'utilisation de la théorie des rapports de genre de Raewyn Connell et de la narratologie genettienne comme base méthodologique a d'abord permis de mettre en lumière la construction narrative du mythe du dirigeant dominant, qui repose sur des procédés tels que la focalisation, le silence, la terreur et l'insensibilité. Ce mythe a ensuite été battu en brèche par la vulnérabilité du corps, en proie

au vieillissement et à la maladie. En exposant ces failles corporelles, Marc Dugain démontre que l'hyper-virilité ne confère pas aux dirigeants un statut divin. Enfin, l'analyse a mis en évidence les impasses du système politique hyper-viril, de l'Union soviétique stalinienne jusqu'à la Russie moderne de Poutine. Le culte de l'État fort s'avère traversé par des dysfonctionnements structurels qui mènent à son implosion.

Sous la plume de ce journaliste français, la fictionnalisation de la Russie charrie son lot de préjugés. En privilégiant le fait divers, l'auteur dresse un « portrait des monstres » politiques, pour reprendre les mots de Morello, qui fait écho au stéréotype de la Russie despotique très ancré dans l'imaginaire collectif français. Finalement, face aux enjeux de l'actualité internationale, notre étude entend aiguïser la vigilance des citoyens à l'égard du culte des hommes forts et de leur hyper-virilité. En exposant leurs failles, nous souhaitons les encourager à exiger un exercice du pouvoir empreint d'humanité.

Bibliographie

BOURDIEU Pierre, 1998. *La Domination masculine*, Seuil, Paris.

CLÉMENT Murielle Lucie, 2008. « Les russes et la Russie dans quatre romans de l'extrême contemporain : Andreï Makine, Marc Dugain, Emmanuel Carrère, Frédéric Beigbeder », in *Revue des lettres et de traduction*, n° 13, pp. 369-385.

CONNELL Raewyn, 2022. *Masculinités : Enjeux sociaux des hégémonies*, trad. par Nicole Arnaud, Éditions Amsterdam, Paris.

DUGAIN Marc, 2022. *Une exécution ordinaire*, Gallimard, Paris.

GENETTE Gérard, 1972. *Figures III*, Seuil, Paris.

MBEMBE Achille, 2016. *Politiques de l'inimitié*, La Découverte, Paris.

MORELLO André-Alain, 2012. « Marc Dugain, écriture de l'histoire et portraits de monstres », in *Études romanes de Brno*, vol. 33, n° 1, pp. 213-221.

WEBER Max, 1971, *Économie et société*, Plon, Paris.